

Une mise en scène de l'histoire La fondation de Montréal à travers les siècles

Fernande Roy

Volume 46, Number 1, Summer 1992

Montréal 1642-1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305045ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305045ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, F. (1992). Une mise en scène de l'histoire : la fondation de Montréal à travers les siècles. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(1), 7–36.
<https://doi.org/10.7202/305045ar>

Article abstract

For the last 350 years the foundation of Montreal has given rise to multiple representations generated not only by historians of both sexes but also by artists, journalists, politicians, etc. The purpose of this article is to show that these representations globally constitute a setting of history that reflects the diverse and changing values of Quebec society. The commemoration brings with it, moreover, the process of heroization in which militant history — be it the one of amateurs or professionals — has widely participated in the turn by turn rendition of a civil hero, a religious heroine, a national hero and a feminist heroine.

UNE MISE EN SCÈNE DE L'HISTOIRE LA FONDATION DE MONTRÉAL À TRAVERS LES SIÈCLES¹

FERNANDE ROY

Département d'histoire

Université du Québec à Montréal

RÉSUMÉ

La fondation de Montréal a suscité depuis 350 ans de multiples représentations, générées par les historiens et les historiennes, mais aussi par les artistes, les journalistes, les hommes politiques, etc. Le propos de cet article est de montrer que ces représentations constituent globalement une mise en scène de l'Histoire qui reflète les valeurs diverses et changeantes de la société québécoise. La commémoration amène par ailleurs le jeu de l'*héroïsation* auquel l'histoire militante — des amateurs ou des professionnels — a largement participé, pour nous livrer tour à tour un héros civil, une héroïne religieuse, un héros national et une héroïne féministe.

ABSTRACT

For the last 350 years the foundation of Montreal has given rise to multiple representations generated not only by historians of both sexes but also by artists, journalists, politicians, etc. The purpose of this article is to show that these representations globally constitute a setting of history that reflects the diverse and changing values of Quebec society. The commemoration brings with it, moreover, the process of heroization in which militant history — be it the one of amateurs or professionals — has widely participated in the turn by turn rendition of a civil hero, a religious heroine, a national hero and a feminist heroine.

INTRODUCTION

Il y a déjà bien longtemps qu'on distingue entre l'Histoire et l'histoire. L'histoire des historiens et des historiennes, même celle qui respecte toutes les règles de l'art, est une construction, une représen-

1 Cette recherche a été entreprise dans le cadre d'une participation aux travaux du Centre d'histoire et d'archéologie de Pointe-à-Callière. Je remercie Dominique Marquis pour son assistance précieuse. Mes remerciements aussi à Joanne Burgess, Sylvie Dépatie et Lorne Huston qui ont lu et commenté une première version de ce texte.

tation du passé. L'exercice, bien sûr, n'est pas gratuit. De génération en génération, les récits historiques transmettent des savoirs, mais aussi des valeurs et des symboles. En même temps, ils insèrent un matériau de base dans la culture et la mémoire d'une société. Le passé devient un «element of our experienced world²».

C'est ainsi que, pour reprendre une expression de R. Robin, le passé n'est pas libre. «Le passé est régi, géré, conservé, expliqué, raconté, commémoré, magnifié ou haï. Il est un enjeu fondamental du présent³.» Or force est de constater que le passé appartient à tout le monde et que n'importe qui peut s'en servir, selon les besoins du moment. Pourtant, si on a largement souligné le rôle idéologique de l'historiographie⁴, on n'a pas insisté aussi souvent sur l'utilisation, à des fins similaires, du passé par d'autres que les historiens.

La lecture plurielle du passé est à la fois une appropriation et une transmission qui passent par une mise en scène publique constamment renouvelée. Les historiens sont sans doute les premiers metteurs en scène, mais l'Histoire n'est pas leur chasse-gardée. En puisant ici et là dans l'historiographie (ou en utilisant celle-ci de manière plus ou moins orthodoxe), d'autres participent à la mise en scène. Les rédacteurs de manuels scolaires évidemment, mais aussi les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les cinéastes, les journalistes, les dirigeants laïques et religieux, bref, un peu tout le monde lit un ou plusieurs livres d'histoire avant de raconter d'une manière ou d'une autre un morceau du passé. Notons que les historiens, amateurs ou professionnels, font la même chose: ils relisent, et souvent répètent, leurs devanciers.

En prenant le prétexte des fêtes du 350^e anniversaire de Montréal, j'aimerais regarder comment a été représentée à travers les siècles la fondation de Montréal. La fondation ici considérée est celle qui s'étend de 1642 à 1663, et les représentations utilisent différents supports, ouvrages d'histoire, sculptures, iconographie, articles de journaux, discours d'hommes politiques ou sermons de curés, etc.

La commémoration d'un événement historique dans le temps et dans l'espace public est une production sociale d'un genre particulier⁵.

2 David Carr, *Time, Narrative, and History* (Bloomington, Indiana University Press, 1986), 4. Voir aussi David Lowenthal, *The Past is a Foreign Country* (Cambridge, Cambridge University Press, 1985), 489 p.

3 Régine Robin, *Le roman mémoriel: de l'histoire à l'écriture du hors-lieu* (Longueuil, Le Préambule, 1989), 49.

4 On pourrait multiplier les références. Voir par exemple Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1978), 474 p.

5 Maurice Agulhon, *Marianne au combat: l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880* (Paris, Flammarion, 1979), 253 p.; Eric Hobsbawm et Terence Ranger, eds., *The Invention of Tradition* (Cambridge, Cambridge University Press, 1983), 320 p.

«Commémorer, écrit Gérard Namer, c'est d'abord jouer au présent le théâtre du passé»; c'est aussi, ajoute-t-il, une «dramaturgie tournée vers l'avenir⁶». Pourquoi célèbre-t-on? Sans doute pour une foule de raisons, qui vont de la nostalgie du passé à la poursuite d'intérêts matériels bien concrets. Mais, peu importe l'objectif, la célébration est l'occasion d'affirmer des valeurs, qu'elles soient nationales, religieuses, politiques, féministes, etc., et c'est cet aspect qui m'intéresse ici.

Les représentations de la fondation de Montréal à travers les siècles constituent globalement une mise en scène de l'Histoire dans la société québécoise, qui reflète les valeurs diverses et changeantes de cette société. Au cœur de la fondation et de ses représentations, les pionniers montréalais n'ont pas tous reçu le même traitement: il y a des vedettes et il y a des figurants. À travers le temps, les rôles sont parfois modifiés: certains sont renvoyés aux coulisses, tandis que d'autres prennent à leur tour la vedette.

Par ailleurs, la lecture et la relecture du passé qui sous-tendent cette mise en scène mettent en évidence un type d'histoire qu'on pourrait appeler militante, qu'elle soit le fait des spécialistes, des amateurs ou des citoyens. On se souvient pour agir, affirme Maurice Crubellier, convaincu que «le projet est un support essentiel de la mémoire, qu'il la stimule et l'oriente⁷». L'histoire militante, ou plutôt, du XIX^e siècle à nos jours, les histoires militantes ont besoin de héros et d'héroïnes⁸. Celui ou celle qui est appelé à symboliser la «cause» doit, en effet, être digne de l'emploi. La commémoration — didactique et conative — se prête naturellement à ce jeu de la personification.

C'est ainsi que nous verrons la fabrication d'un héros civil, puis celles d'une héroïne religieuse, d'un héros national et d'une héroïne féministe. Mais auparavant, commençons par un survol de l'historiographie, de Dollier de Casson à la fin du XIX^e siècle.

6 Gérard Namer, *Mémoire et société* (Paris, Méridiens Klincksieck, 1987), 211.

7 Maurice Crubellier, *La mémoire des Français; recherches d'histoire culturelle* (Paris, Henri Veyrier, 1991), 232.

8 D'une manière différente, Guy Laflèche a étudié d'autres héros de notre histoire dans *Les saints martyrs canadiens*, 1: *Histoire du mythe* (Laval, Singulier, 1988) (1^{er} volume d'une série qui devrait en comprendre cinq). Impressionnant à certains égards, entre autres par l'exhaustivité, cet ouvrage n'en contient pas moins quelques facéties, comme: «cette théocratie que fut la Nouvelle-France» (1: 317) ou la «fin du catholicisme d'État avec la Révolution tranquille de 1960» (1: 333); dans un autre registre, mais avec autant d'extravagance, après avoir rappelé l'analyse freudienne sur la relation entre paranoïa et homosexualité, Laflèche affirme: «le caractère sexuel et homosexuel du mythe des saints Martyrs canadiens est patent, histoire masculine s'il en est» (1: 332).

1 - LA FONDATION DE MONTRÉAL, DU XVII^e SIÈCLE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Il faut d'abord souligner que, jusqu'au milieu du siècle dernier, les origines de Montréal n'occupent pas beaucoup de place chez les historiens qui s'intéressent plutôt à l'histoire de la Nouvelle-France dans son ensemble. De Charlevoix à Garneau, en passant par Heriot, Smith ou Bibaud, les débuts de Montréal sont relatés en trois ou quatre pages, voire quelques paragraphes⁹. Ces courtes descriptions événementielles ne rapportent essentiellement que quelques dates et quelques noms. Bibaud souligne l'objectif religieux des fondateurs, tandis que Garneau détaille davantage, mais sobrement, l'origine française et dévote du projet, la précarité de la colonie face à l'adversaire iroquois et la détermination de Maisonneuve à mener à bien sa mission.

Du point de vue envisagé ici, on ne peut vraiment rattacher ces mentions trop laconiques à une tendance quelconque. Reflétant une relative absence de l'histoire dans la société québécoise avant 1845, les deux premiers siècles après la fondation apparaissent globalement comme une période où les représentations sont très discrètes par rapport au siècle qui suit.

La naissance, en 1858, de la Société historique de Montréal viendra raviver l'intérêt pour l'histoire du Canada en général et celle de Montréal en particulier. Un des premiers objectifs des érudits qui forment cette société sera de rechercher et de publier des documents authentiques pouvant servir la connaissance historique. C'est à eux que l'on doit la publication, en 1868, de *L'histoire du Montréal* de Dollier de Casson, puis, en 1880, celle des *Véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*; en 1921, la Société publiera aussi les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal* de la sœur Marie Morin. Ces textes, avec les écrits de Marie de l'Incarnation et les *Relations des Jésuites*, constituent pendant longtemps le corpus de base de l'historiographie relative à la fondation de Montréal.

9 P.-F.-X. Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale* (Montréal, Éd. Élysées, 1976), première édition (Paris, 1744, 6 vol.); George Heriot, *The History of Canada, from Its First Discovery...* (London, Longman and Rees, 1804); William Smith, *History of Canada; from Its First Discovery, to the Peace of 1763* (Québec, Neilson, 1815); Michel Bibaud, *Histoire du Canada sous la domination française* (Montréal, Jones, 1837); F.-X. Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (Montréal, Beauchemin et Valois, 1882-1883), 4^e édition (première édition 1845).

Parmi ces documents, il faut faire une place particulière à *L'histoire du Montréal*. Arrivé à Québec en 1666, François Dollier de Casson devient supérieur des sulpiciens de Montréal et seigneur de l'île en 1671. C'est à ce moment qu'il rédige le premier récit élaboré (environ 200 pages dans l'édition de la SHM) sur les débuts de Ville-Marie, de 1640 à 1672. Chronique sous forme de lettres annuelles, du départ des vaisseaux pour la France jusqu'à l'automne suivant, l'ouvrage se veut une narration fidèle, appuyée par des témoins authentiques¹⁰, en même temps qu'une narration édifiante, remplie des belles actions des Montréalistes.

Dollier est carrément émerveillé par les vertus des fondateurs et des fondatrices et toute son œuvre concourt à les mettre en valeur. Au milieu des pires dangers, dans des conditions pénibles, face même à la rivalité sinon l'hostilité des gens de Québec, les Montréalistes affirment leur foi, leur piété, leur courage et leur détermination. Les rares mécréants sont rapidement évincés de cette colonie à la moralité exemplaire.

Voilà pour le côté blanc de l'affaire. Le côté amérindien est à l'opposé, comme un faire-valoir: les Hurons sont lâches, incroyablement ingrats (p. 62-63) et enclins à la trahison (p. 44), tandis que les cruels Iroquois sont des «anthropophages ennemis du genre humain» tout entier (p. 92).

Cette lutte épique se déroule constamment sous l'œil du Tout-Puissant. La Providence est, en effet, le facteur explicatif global de Dollier de Casson. C'est elle qui a d'abord inspiré les mécènes français La Dauversière, Olier, Fancamp et la «charitable inconnue» Madame de Bullion. Elle a ensuite permis de sélectionner le pieux commandant Maisonneuve (p. 11 et p. 17) pour «le dehors à la guerre», auquel elle a adjoint l'admirable Jeanne Mance pour «qu'elle eût soin du dedans» (p. 26). La Providence devait sans aucun doute savoir que «les personnes de ce sexe [féminin] sont propres à plusieurs choses qui ne se font pas communément si bien par ceux d'un sexe différent...» (p. 11). Plus tard, Dieu bénira aussi cette bonne Marguerite Bourgeoys, venue à Ville-Marie pour éduquer les petites filles.

C'est encore la Providence qui procure à Maisonneuve de vaillants ouvriers, qui soutient les Montréalistes lorsqu'ils gagnent contre les Amérindiens... ou qui les éprouvent lorsqu'ils perdent:

10 Dollier de Casson, *Histoire du Montréal*, publiée par la Société historique de Montréal, 1868, 7. Les indications entre parenthèses renvoient à cette édition. Le manuscrit, anonyme mais attribué à Dollier de Casson, a été copié à Paris par l'entremise de Louis-Joseph Papineau qui l'a rapporté au Canada en 1845.

[...] Dieu qui n'afflige les corps que pour le plus grand bien des ames se servoit merveilleusement bien de toutes ces disgrâces et frayeurs pour tenir ici un chacun dans son devoir à l'égard de l'éternité, le Vice étoit quasi alors inconnu ici et la religion y fleurissoit de toutes parts bien d'une autre manière qu'elle ne fait pas aujourd'hui dans le temps de la paix (p. 157).

Bref, et comment s'en étonner? cette première histoire de Montréal est profondément marquée par le mystique et le surnaturel. En cela, le sulpicien inaugure une longue tradition. Une autre caractéristique de l'œuvre de Dollier de Casson, l'*héroïsation*, si l'on peut dire, sera aussi reprise par de nombreux successeurs. L'ensemble des Montréalistes, à une ou deux exceptions près, sont, pour Dollier de Casson, de véritables héros. Certes, quelques-uns parmi eux reçoivent un traitement de faveur et, au premier chef, Maisonneuve, suivi de près par Jeanne Mance; Marguerite Bourgeoys, le major Closse, Charles Le Moyne et quelques autres notables prennent aussi fréquemment la vedette.

Cette attention accordée aux grands personnages ne surprend guère. Il est toutefois plus intéressant de constater que l'auteur est conscient de son procédé: c'est la «manière d'écrire l'histoire», nous dit-il. Ainsi, lorsqu'il rapporte l'arrivée de la grande recrue de 1653, entièrement composée «de bons et de braves gens», Dollier déclare:

Si la manière d'écrire l'histoire me permettoit de les nommer tous, je les nommerois joieusement, parce qu'il y en a bien peu qui n'aient mérité leur place dans cette Relation, mais puisque le discours historique n'accorde pas cette liberté, ils m'excuseront si je ne le fais pas [...] (p. 102-103).

Puis, il revient à Maisonneuve, Mance et compagnie...

Ainsi, l'*Histoire du Montréal* établit le premier canevas sur lequel se greffera une longue série de représentations traditionnelles de la fondation de Montréal: les vedettes et leurs actions d'éclat, les antihéros et les figurants, que l'on retrouvera — ou qui seront oubliés — dans la littérature, dans la toponymie, dans la sculpture et la peinture, dans les manuels scolaires et chez un fort groupe d'historiens subséquents. À l'occasion, Dollier fournit même ce qui se présente comme des citations exactes — trente ans après l'événement — des paroles des fondateurs: ainsi, malgré les réserves du gouverneur Montmagny, Maisonneuve viendra remplir sa mission à Montréal, «quand tous les arbres de cette Isle se devoient changer en autant d'Iroquois» (p. 32). Le verbatim des répliques héroïques, comme si on y était... Il ne restera plus qu'à graver ces phrases dans la pierre. Cette histoire est bien la première mise en scène.

Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, le culte des «héros-saints» se développe avec énergie. Ce sont alors surtout des clercs et quelques laïcs proches des ultramontains qui vont continuer de s'intéresser à la Nouvelle-France et en faire l'âge d'or de la colonie, tandis que les historiens laïcs de tendance plus libérale délaissent, sauf exception, l'histoire du régime français pour étudier plutôt l'histoire politique du régime anglais¹¹.

L'historiographie traditionnelle des débuts de Montréal ressemble à ce qu'on a déjà dit plus largement de l'historiographie traditionnelle de la Nouvelle-France: les historiens et annalistes ont raconté davantage un idéal de colonisation plutôt qu'une réalité coloniale¹². La naissance de Montréal — dont le caractère religieux est incontestable — se présente comme un morceau de choix pour l'histoire hagiographique, premier type d'histoire militante évoqué dans cet article.

L'historien français Étienne-Michel Faillon est aussi fervent Montréaliste que sulpicien dévoué. Dans son *Histoire de la colonie française*, on retrouve une très longue partie consacrée à la fondation de Ville-Marie, sous le titre «La Société de Notre-Dame de Montréal commence à réaliser les religieux desseins des rois de France». Inspirés par Dieu lui-même, les associés ont voulu faire de Montréal un «boulevard du catholicisme dans le nouveau monde» et ce projet audacieux a connu le succès «de point en point¹³», selon l'historien, qui ne se permet de critiques que pour les seuls adversaires de Montréal.

Auteur de plusieurs biographies édifiantes, entre autres de Mance, Olier et Bourgeois, Faillon fait de Maisonneuve le héros chrétien par excellence et de Dollard des Ormeaux un martyr de la foi. Tout en se référant fréquemment à Dollier de Casson, Faillon le romantique accentue le caractère d'épopée mystique et surnaturelle de la fondation.

Avec plus de réserve, et tout en accordant moins d'importance à Montréal que Faillon, l'abbé J.-B.-A. Ferland offre un récit qui s'inscrit tout de même dans la lignée providentialiste de Dollier de Casson. C'est la religion qui occupe «partout la première place» dans cette *Histoire du Canada*¹⁴. Cependant, à l'endroit des Amérindiens, l'attitude est relativement plus bienveillante. Ainsi, alors que Dollier

11 Serge Gagnon, *op. cit.*, 35.

12 Jean Blain, «La frontière en Nouvelle-France. Perspectives historiques nouvelles à partir d'un thème ancien», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25,3 (décembre 1971): 400.

13 Étienne-Michel Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada* (Villemarie, Bibliothèque paroissiale, 1865), 1: 380-381.

14 J.-B.-A. Ferland, *Cours d'histoire du Canada* (Québec, Augustin Côté, 1861), 1: iv-v.

de Casson ne cessait de se plaindre de leur non-respect des traités de paix, Ferland déclare tranquillement: «Chez les sauvages en général, les traités le plus solidement établis par les hommes publics n'étaient pas considérés comme devant gêner la liberté des individus¹⁵.» C'était comme cela pour ces «enfants de la forêt». Si on le compare à Faillon, pour qui les Amérindiens étaient des barbares, sinon de purs démons, Ferland s'insère plutôt dans la tradition du «bon sauvage». Au XIX^e siècle et pendant une longue partie du XX^e, le premier aura davantage d'émules. Néanmoins, d'une manière ou d'une autre, les Amérindiens resteront longtemps confinés aux coulisses de la scène ou conserveront un rôle de faire-valoir.

L'hypertrophie du religieux qui caractérise les œuvres de Faillon et de Ferland marquera les représentations des débuts de Montréal bien au-delà du second XIX^e siècle. Sur un ton à peine plus laïc, on retrouvera les grandes lignes du pieux récit dans de nombreuses histoires de Montréal, dont celles de Leblond de Brumath, d'Atherton, de Bertrand, de Bruchési et de Marchal¹⁶.

Contrairement à ses prédécesseurs, Benjamin Sulte, dont on a souligné — et exagéré — l'anticléricisme, décrit les origines de Montréal sans se référer constamment à la Providence. Comme l'a remarqué Serge Gagnon, «ce sont des mobiles profanes qui commandent, pour ainsi dire, le déroulement du récit¹⁷». Sulte, en effet, accorde davantage d'attention à la volonté manifestée par les associés de Montréal d'assurer le peuplement et le développement de la colonie qu'à leur dessein de convertir les Infidèles. L'auteur s'intéresse particulièrement à la colonisation de l'île; il énumère la liste des habitants de Montréal, indiquant leur provenance, leur métier, la date de leur arrivée et celle de l'obtention d'une terre¹⁸.

Le nationalisme de Sulte le porte néanmoins à rechercher lui aussi des héros et des héroïnes. L'historien qui voulait «composer un album de famille, faire ressortir les gloires, les malheurs, les défauts et les qualités de la race¹⁹» ne cache pas son admiration à l'égard du brave

15 *Ibid.*, 1: 417.

16 A. Leblond de Brumath, *Histoire populaire de Montréal depuis son origine jusqu'à nos jours* (Montréal, Granger Frères, 1890), 454 p.; W. H. Atherton, *Montreal (1534-1914)* (Montréal, Clarke, 1914), 2 vol.; Camille Bertrand, *Histoire de Montréal* (Montréal, Beauchemin, 1935); J. Bruchési, *De Ville-Marie à Montréal* (Montréal, Éd. de l'Arbre, 1942); Léon Marchal, *Les origines de Montréal: Ville-Marie, 1642-1665* (Montréal, Beauchemin et Bulletin des Études françaises, 1942), 214 p.

17 S. Gagnon, *op. cit.*, 358.

18 Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-Français, 1608-1880* (Montréal, Wilson et Cie, 1882), 3: 45-46.

19 *Ibid.*, 1: 5.

et dévoué Maisonneuve et de la courageuse Mance. Dollard des Ormeaux remporte sans doute la palme; à son propos, Sulte rejoint Faillon qui y a consacré, nous dit-il, «une des plus belles pages de ses études historiques²⁰».

Ainsi, l'histoire cléricale et hagiographique, d'une part, et l'histoire libérale et nationaliste, d'autre part, produisent un effet semblable: la création de vedettes et de figurants. Au-delà des divergences idéologiques, les historiens du XIX^e siècle pratiquent un même type d'histoire; centrée sur les événements politiques, religieux et militaires, cette histoire amène à magnifier les grands personnages. Ainsi, ce n'est pas tant la fondation de Montréal comme telle qui sera mise en valeur que les fondateurs, titre par ailleurs réservé à quelques privilégiés. Mais cette lecture du passé n'est pas alors l'apanage des historiens, comme en témoigne le traitement réservé à Maisonneuve par les élites montréalaises du temps.

2 - UN HÉROS CIVIL: MAISONNEUVE

Fabriquer un héros avec un personnage aussi réservé, voire falot et aussi peu connu que Maisonneuve exigeait beaucoup d'imagination. C'est pourtant ce que tentent les élites politiques et religieuses de Montréal durant les dernières décennies du XIX^e siècle. En 1878, l'Union catholique de Montréal organise un concours littéraire sur le thème de la vie de Maisonneuve²¹. L'année suivante, Napoléon Bourassa présente à la ville de Montréal une maquette de monument²². Ce projet, qui recevait l'aval des dirigeants de la Société historique de Montréal²³, fait long feu, faute de fonds, semble-t-il. Puis, H.-J.-J.-B. Chouinard et le sulpicien P. Rousseau publient en 1882 et 1886 les deux premières biographies de Maisonneuve.

L'ouvrage de Chouinard n'est digne de mention ici qu'à cause d'une caractéristique cocasse: près du quart de la brochure est consacrée à Dollard des Ormeaux! L'auteur se justifie en disant que le

20 *Ibid.*, 3: 155.

21 S. Gagnon, *op. cit.*, 130.

22 En avril 1879, le *Canadian Illustrated News* reproduit la maquette conçue par Bourassa et exécutée par Louis-Philippe Hébert. Portant l'étendard fleurdelisé et revêtu d'une armure, Maisonneuve ressemble à Jeanne d'Arc; voir Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique* (Montréal, Hurtubise HMH, 1988), 107.

23 En 1880, l'abbé H.-A. Verreau, président de la SHM, souhaitait à la fois une statue de Maisonneuve à la Place d'Armes et quelques «tables de marbre» à l'entrée de l'édifice de la douane pour les premiers fondateurs, les associés de la Société de Notre-Dame; voir la préface à la réédition, par la SHM, des *Véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal* (Montréal, 1880), xviii. Ce dernier vœu sera réalisé en 1893, avec l'érection de l'obélisque des fondateurs dans le Vieux-Montréal.



«drame sanglant» du Long-Sault est «le fait le plus important» de l'administration de Maisonneuve, mais c'est pour Dollard qu'il réclame un monument²⁴.

Pierre Rousseau, par contre, souhaite une statue pour Maisonneuve dont il fait, dans une biographie très dépendante de l'œuvre de Faillon, un modèle de vertu. L'auteur écrit pour les jeunes gens et souhaite relever leur sens moral. Le pieux Maisonneuve possède tout un éventail de qualités appropriées: sage, prudent et responsable, modeste et désintéressé, patient, tenace, juste et modéré. Le fondateur de Montréal n'est pas un héros flamboyant. «La croix d'une main, l'épée de l'autre...²⁵», peut-être était-il l'homme politique idéal pour le sulpicien qui se plaît à souligner toutes les actions de Maisonneuve reliées à la religion.

Rousseau donne ici l'exemple. Ainsi, l'épisode de Maisonneuve faisant vœu de planter une croix sur le Mont-Royal a non seulement marqué le paysage de la montagne, mais a inspiré de nombreuses pages et de nombreuses illustrations au XIX^e comme au XX^e siècle. Maisonneuve, comme on peut le voir, par exemple, dans le dessin de C. W. Jefferys, c'est le Christ lui-même (voir l'illustration). Il n'y a pas si longtemps, il aurait été inconcevable, même dans un roman, de transformer ce dévot en sceptique, tel que vient de l'imaginer Louis-Bernard Robitaille dans le plus récent ouvrage de fiction consacré à Maisonneuve²⁶.

À la fin des années 1880, le 250^e anniversaire approchant, le projet d'un monument à Maisonneuve est relancé. Cette fois, ce sont les hommes politiques qui prennent l'initiative. Le maire McShane confie l'affaire à un comité de notables présidé par le juge Pagnuelo. Commémorer l'événement de la fondation de Montréal, c'est, pour les hommes politiques comme pour les historiens de l'époque, mettre en scène les héros.

Comme si Maisonneuve seul ne suffisait pas, c'est tout le panthéon des gloires montréalaises que l'on commandera au sculpteur Philippe Hébert. Jeanne Mance, Lambert Closse et sa chienne Pilote, Charles Le Moyne et le Huron Annaotaha devront orner, accroupis,

24 H.-J.-B. Chouinard, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur de Montréal. Étude historique et biographique, 1640-1665* (Québec, Imprimerie A. Côté et Cie, 1882), 76 et 105.

25 Pierre Rousseau, *Histoire de la vie de M. Paul de Chomedey sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Villemarie 1640-1676* (Montréal, Librairie St-Joseph, Cadieux et Derome, 1886), 39.

26 Louis-Bernard Robitaille, *Maisonneuve. Le testament du gouverneur* (Montréal, Éditions La Presse, 1991), roman.

les quatre angles du socle. En outre, le contrat prévoit que les bas-reliefs rappelleront Vimont, Olier, La Dauversière, Fancamp, Dollard et ses compagnons. Hébert s'autorise néanmoins de sa liberté d'artiste pour remplacer Annaotaha par... un Iroquois anonyme. Cette extravagance laisse songeur. Est-ce à dire que les figurants sont interchangeables?

Le sculpteur prendra aussi trois années de plus que prévu. C'est ainsi que Montréal est fondé symboliquement le 1^{er} juillet 1895, en présence de 2 400 invités et d'une foule nombreuse²⁷. Le lieutenant-gouverneur J.-A. Chapleau dévoile le monument Maisonneuve de la Place d'Armes. L'occasion impose quelques discours. C'est Chapleau qui commence. À la suite de Maisonneuve, «ce héros, aussi grand qu'il fut modeste», il énumère Olier, La Dauversière, Mance et Bourgeois. «C'est à genoux qu'on vénère ces héros, dont le monde ancien aurait fait des dieux, dont l'Église pourrait faire des saints²⁸.» Une nation montre le respect qu'elle a d'elle-même, en rendant hommage à ses ancêtres, nous dit-il. Les nôtres, on le voit, ne le cèdent à personne.

Célébrer le passé, ce n'est pas écrire l'histoire. Ce serait plutôt tracer l'avenir. Ainsi, Chapleau s'assure que le sens de la célébration ne sera pas perverti: pas question de profiter du moment pour mousser un quelconque particularisme canadien-français. L'orateur souligne que, les souscripteurs provenant de toutes les classes, *races* et croyances, l'érection de ce monument est un modèle d'harmonie. Oubliant quelque peu Maisonneuve, le chef conservateur déclare:

Quant à nous, Canadiens-Français, disons-le hautement; ce n'est pas un peuple à part que nous voulons être dans la patrie commune. Notre unique ambition est d'être libres et respectés dans cette patrie commune. Nous et nos compatriotes, français et anglais, nous voulons avoir droits et devoirs égaux. [...] Qu'importe les races, les nationalités et les croyances, le langage, les mœurs et les coutumes. Les mondes se sont faits de couches et d'éléments divers, ce qui en fait la force et la beauté²⁹.

Le juge S. Pagnuelo insiste lui aussi pour partager sa fierté de Canadien français avec les autres:

Nous, les héritiers de tant de gloire, qui jouissons dans la paix et l'abondance de l'œuvre qu'ils ont créée, nous, les descendants

27 Bruno Hébert, *Philippe Hébert sculpteur* (Montréal, Fides, 1973), 84.

28 J.-A. Chapleau, dans *Souvenir de la cérémonie d'inauguration du monument de Maisonneuve* (Montréal, 1895), 9.

29 *Ibid.*, 11.

des Francs chevaleresques, aussi bien que les autres peuples qui habitent le Canada et qui, tous ensemble, sommes appelés à former la nation canadienne, nous saluons avec respect et admiration [...]»³⁰.

Lord Aberdeen n'était pas en reste. Ne pouvant être présent, le gouverneur général avait, en effet, envoyé le message suivant:

Et lorsque nous, Anglais, considérons le zèle et le courage des pionniers français, comment n'y trouverions-nous pas un stimulant puissant à coopérer franchement et cordialement au développement de ce magnifique pays, conjointement avec les descendants de ceux qui, les premiers, l'ont découvert et colonisé? N'est-ce pas à la fois l'héritage et le devoir communs des deux races³¹?

En 1895, Maisonneuve est un héros proposé à l'ensemble des citoyens, un symbole d'union pour les Canadiens français et anglais, un héros plus civil que national. Depuis qu'il a été coulé dans le bronze, Maisonneuve reçoit au mois de mai l'hommage des Montréalais qui le négligent ensuite jusqu'à l'année suivante. Quelques livres pour enfants rappellent son souvenir durant les années 1940 et 1950, puis, durant les années 1960, Gustave Lanctot et Léo-Paul Desrosiers publient deux biographies de facture traditionnelle mais bien documentées³². La toponymie de la région montréalaise évoque Chomedey de Maisonneuve ici et là, mais c'est un héros plutôt oublié.

3 - UNE HÉROÏNE RELIGIEUSE: MARGUERITE BOURGEOYS

Si les saints se canonisoient comme autre fois par la voye du peuple et du Clergé on diroit demain la messe de Ste Marguerite de Canada.

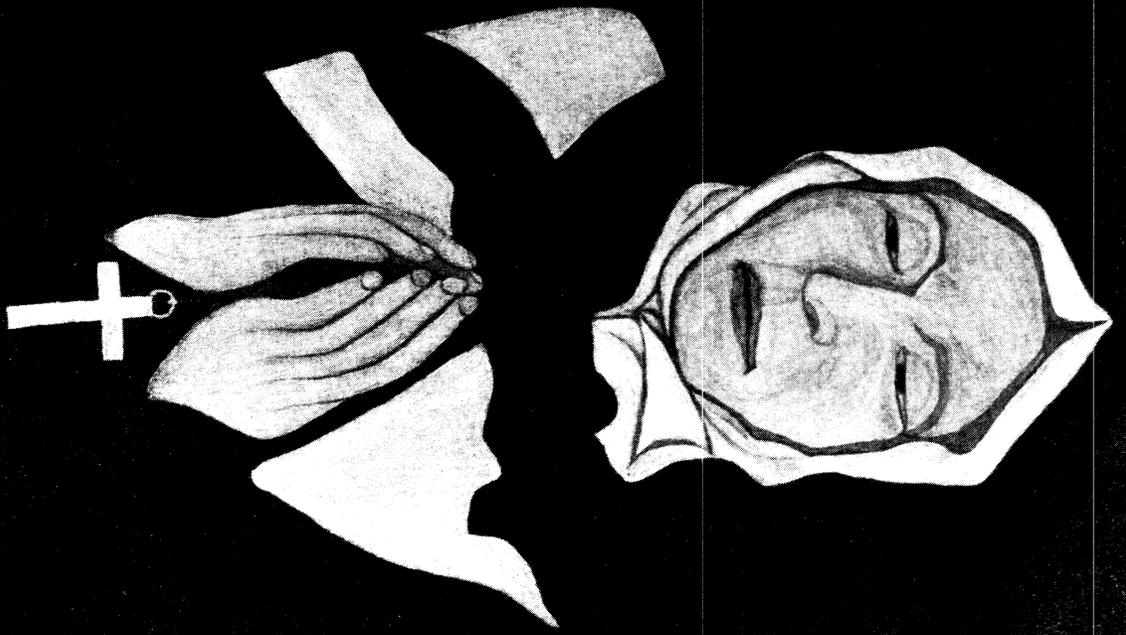
Telle était l'expression spontanée d'un prêtre anonyme assistant aux obsèques de Marguerite Bourgeoys en janvier 1700³³. Il y faudra tout de même près de trois siècles, la canonisation officielle ayant eu lieu le 31 octobre 1982. Trois siècles de représentations durant lesquels la figure morale de la sœur Bourgeoys reste immuable: pieuse,

30 S. Pagnuelo, *ibid.*, 4.

31 Lord Aberdeen, *ibid.*, 8.

32 Gustave Lanctot, *Montréal sous Maisonneuve, 1642-1655* (Montréal, Beauchemin, 1966); Léo-Paul Desrosiers, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve* (Montréal et Paris, Fides, 1967).

33 Rapporté à l'époque par l'abbé Charles de Glandelet et cité par Hélène Tremblay, c.n.d., *Historiographie de Marguerite Bourgeoys aux XVII^e et XVIII^e siècles*, thèse de M.A. (histoire), Université de Montréal, 1967, 1-2.



bonne, humble, courageuse, forte. Aucune polémique n'entoure cette héroïne. S'il a fallu si longtemps pour consacrer cette sainte, c'est sans doute imputable aux traditionnelles lenteurs ou prudences romaines, personne n'ayant jamais, à ma connaissance, émis le moindre commentaire négatif, la moindre réserve à son endroit.

Marguerite Bourgeoys participe à la fondation de Montréal, mais elle est surtout célébrée comme pionnière de l'Église canadienne et comme fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. En l'occurrence, l'Église et surtout la Congrégation orchestrent la célébration, voire le culte. Et ce culte commence à sa mort.

Dès mars 1700, son directeur spirituel, Charles de Glandelet entreprend, dans un but d'édification, de rédiger une ébauche biographique qui s'appuie sur ses propres souvenirs, sur les témoignages des contemporains, de même que sur les écrits de la sœur Bourgeoys³⁴. En 1715, à la demande de la supérieure de la Congrégation, Glandelet reprend son texte de 1700-1701 pour en faire une biographie qui ne fut jamais imprimée. Mais ce ne sont pas les biographies de Bourgeoys qui manqueront, toutes plus élogieuses les unes que les autres. Celles de Ransonet en 1728, Montgolfier en 1818 et Faillon en 1853 (commencée en 1830, toujours à la demande de la Congrégation) seront suivies d'une bonne dizaine d'autres³⁵.

Les sœurs s'occupent de propager la vie et l'œuvre de leur fondatrice et entreprennent, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les démarches pour la faire canoniser. Elles veillent à fournir les documents idoines, en particulier les *Écrits autographes*, partiellement disparus dans l'incendie de la maison mère en 1768 et entièrement détruits dans un autre incendie en 1893. Elles s'assurent de colliger tous les miracles et guérisons attribués à l'intervention de la future sainte³⁶.

Bourgeoys — et c'est la seule parmi les fondateurs de Montréal³⁷ — dispose en outre de son propre musée à l'église Bonsecours qui

34 *Le vray esprit de l'Institut des sœurs séculières de la Congrégation de Notre-Dame établi à Ville-Marie en l'Isle de Montréal en Canada*, notes rédigées par l'abbé Charles de Glandelet, 1700-1701 (Montréal, Congrégation de Notre-Dame, 1976).

35 Ransonet, *La vie de la Sœur Marguerite Bourgeoys, institutrice...* (Liège, 1728); Étienne Montgolfier, *La vie de la Vénérable Marguerite Bourgeoys dite du Saint-Sacrement* (Ville-Marie, 1818); Étienne-Michel Faillon, *Vie de la sœur Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Ville-Marie en Canada, suivie de l'histoire de cet institut jusqu'à ce jour* (Montréal, 1853), 2 vol. Voir aussi la notice de Thérèse Bernier dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1.

36 Voir par exemple *Guérisons et faveurs attribuées à l'intervention de la vénérable mère Marguerite Bourgeoys* (s.l., s.é., 1925), 127 p.

37 Jusqu'en 1992, puisque Jeanne Mance a droit, depuis peu, à son musée, sur le site de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

attire une quantité impressionnante de visiteurs. On y trouve une panoplie de brochures, images, bandes dessinées et médailles destinées à perpétuer son souvenir.

Elle est aussi la première — et la seule — dont un peintre fera le portrait authentique. L'histoire des représentations picturales de Bourgeoys est, au fil des ans, celle d'un rajeunissement. On connaît l'aventure du tableau peint par Le Ber au lendemain de la mort de Bourgeoys. Entièrement repeint à deux reprises, le portrait d'une vieille femme (elle avait 79 ans), à l'aspect sévère et anguleux, avait, au cours des siècles, cédé la place à une sœur beaucoup plus jeune, plus douce, tout en rondeurs, jusqu'à ce que les techniques modernes de restauration permettent de redécouvrir, en 1964, le vrai visage de Marguerite Bourgeoys³⁸ (voir l'illustration). Les artistes du XX^e siècle, en harmonie sans doute avec les valeurs de leur société, ont continué de prêter à Bourgeoys une allure de plus en plus jeune. L'exemple le plus récent est celui de la sculpture de Jules Lasalle, sise à l'entrée du Palais de justice de Montréal: une toute jeune femme, dans une pose élancée, qui semble jouer à la balle... avec un petit garçon. L'éducation est mixte de nos jours, se dit-on.

Sainte Marguerite Bourgeoys a connu une vénération immédiate et constante, bien que circonscrite. Un peu à la marge du groupe des vedettes de la fondation de Montréal, elle personnifie tout de même l'image que la tradition religieuse a présentée des pionniers montréalais: «Nous sommes les fils des saints», s'écriait le délégué apostolique, Mgr I. Antoniutti, à l'ouverture des fêtes du troisième centenaire³⁹.

4 - UN HÉROS NATIONAL: DOLLARD DES ORMEAUX

Avec Dollard des Ormeaux, le culte commémoratif atteint des sommets inégalés. Grâce aux soins des historiens Faillon et Ferland, voire du poète Louis Fréchette, Dollard n'était pas, bien sûr, un inconnu au XIX^e siècle⁴⁰. Mais l'histoire du héros national commence

38 Jules Bazin, «Le vrai visage de Marguerite Bourgeoys», *Vie des arts*, 36 (1964): 13-17.

39 Cette citation biblique fait partie du sermon de Mgr I. Antoniutti, reproduit dans *1642-1942. Troisième centenaire de Montréal*, compte rendu des fêtes préparé par Jean-P. Héroux (Montréal, La Commission du III^e centenaire, 1942), 55.

40 En 1887, Fréchette consacre un long poème à celui que l'on appelait encore «Daulac». Dans cette rhétorique d'une autre époque, le traitement réservé aux adversaires iroquois est proprement injurieux: démons hurlants, tigres enragés, cannibales... Voir Louis Fréchette, «Daulac des Ormeaux», dans *La légende d'un peuple* (1887).

véritablement en 1910, à l'occasion d'une grandiose cérémonie publique qui marque le 250^e anniversaire de sa «victorieuse défaite», comme dira un peu plus tard l'abbé Groulx⁴¹: messe solennelle à l'église Notre-Dame, tribut floral au pied du monument Maisonneuve, discours de Mgr Bruchési, de J. Décarie, secrétaire provincial, de l'abbé J. Melançon, de John Boyd et d'Henri Bourassa; conférence et programme musical au Monument national; 20 000 personnes se retrouvèrent sur la Place d'Armes, paraît-il⁴².

Au lendemain de cette fête, le comité organisateur se transforme en Comité du monument Dollard et lance une souscription publique. L'Action catholique de la jeunesse canadienne-française revendique l'honneur d'avoir été la première à suggérer l'idée. Mais *Le Devoir*, *Le Canada*, *La Presse*, *La Patrie* et le *Herald* appuient l'initiative avec enthousiasme. La Première Guerre mondiale retarde le projet. Néanmoins, le symbole de Dollard fonctionne déjà tellement bien auprès des jeunes que le ministère de la Défense s'en sert pour stimuler l'enrôlement: «N'attendez pas l'ennemi au coin du feu, mais allez au devant de lui», disent les affiches⁴³. Finalement, Dollard héritera de deux monuments. Œuvres du sculpteur Alfred Laliberté⁴⁴, le premier est inauguré à Carillon en 1919 et le deuxième, plus imposant, est dévoilé au Parc La Fontaine, l'année suivante, en présence de 25 000 personnes⁴⁵.

C'est Lionel Groulx et la Ligue d'action française qui relancent la célébration de Dollard, à laquelle participent divers mouvements tels l'ACJC, la Société Saint-Jean-Baptiste, la Société historique de Montréal, l'Association des cercles catholiques des voyageurs de commerce, les syndicats catholiques et nationaux, etc. L'harmonie entre les nationalistes n'est pas toujours totale. Ainsi, les jeunes de l'ACJC refusent de se faire damer le pion par les anciens de la SSJB⁴⁶. De même, au dire de *L'Action française*, quelques «bonnes âmes

41 L. Groulx, dans une célèbre conférence, «Si Dollard revenait...», prononcée le 31 janvier 1919 au Monument National et reproduite dans *Dix ans d'Action française* (Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926), 89-122.

42 Albert Lévesque, «Les étapes d'une fête nationale», *L'Action française* (avril 1927): 244-246.

43 Affiche reproduite dans P.-A. Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)* (Montréal, Boréal Express, 1979), 1: 596.

44 Dollard a aussi inspiré le sculpteur Philippe Hébert et de nombreux peintres québécois dont Charles Huot, Joseph Saint-Charles, Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, Henri Julien et Georges Delfosse; voir Denis Martin, *op. cit.*, 99-103.

45 A. Lévesque, *loc. cit.*, 249.

46 En 1927, Léon Demers défend le rôle de l'ACJC dans *Le Semeur*; ses articles sont reproduits dans *Autour de la fête de Dollard* (Montréal, Secrétariat de l'ACJC, 1928).

timorées» n'ont pas raison de craindre que «la grande ombre de Dollard n'éclipse le patron chrétien, Saint Jean-Baptiste⁴⁷».

Groulx qui poussera l'enthousiasme jusqu'à utiliser comme pseudonymes les noms de deux compagnons de Dollard, Alonié de Lestres et Jacques Brassier, tient énormément à ce nouveau héros. Et si le leader nationaliste s'adresse particulièrement aux jeunes, c'est qu'il désespère des aînés, trop tièdes pour comprendre la beauté et la grandeur des sacrifices patriotiques. Avec les jeunes, tous les espoirs sont permis:

Une génération s'est levée que nous pourrions appeler avec Barrès «la promotion de l'espérance», et qui porte toute l'histoire de notre race «chevillée à son âme». À celle-là ne parlez point de ces hommes diminués qui n'ont rien du passé dans leur être et qui n'apparaissent si pauvres que parce qu'ils se commencent à eux-mêmes. Il lui semble de première évidence que l'on doit vivre en s'appuyant sur la terre ancestrale, en contact avec la race dont on est issu, dans la famille de ses vivants et de ses morts⁴⁸.

Durant les années 1920, l'Action française met tout en œuvre pour que le 24 mai devienne la «fête de la race⁴⁹». Dès 1923, on est fier de constater que la fête française a remplacé la fête britannique et qu'elle s'est étendue à toute l'Amérique française⁵⁰. On célèbre, en effet, aussi bien en Nouvelle-Angleterre qu'à Edmonton, Ottawa, Valleyfield, Baie Saint-Paul et, bien sûr, Montréal.

La mise en scène déployée autour du héros national évoque ce qu'Eric Hobsbawm appelle «the invention of tradition⁵¹». Le pèlerinage à Carillon devient annuel, précédé d'une veillée d'armes à l'église, où les jeunes gens sont conviés à imiter les 17 jeunes de 1660. Le culte se généralise dans les collèges et les enfants jouent aux «petits Dollards⁵²». L'Action française diffuse des brochures sur

47 L. Groulx, «Pour la fête de Dollard», *L'Action française* (avril 1922): 213-219; voir aussi Antonio Perrault, «Fête Dollard et pèlerinages historiques», *L'Action française* (octobre 1921): 614-616.

48 L. Groulx, «Si Dollard revenait...», *loc. cit.*, 103-104.

49 «Pour Dollard», *L'Action française* (avril 1923): 193.

50 Émile Bruchési, «Dollard», *L'Action française* (juin 1923): 351-355; E. Bruchési, «Dollard», *L'Action française* (juin 1925): 389-396; Hermas Bastien, «La fête de Dollard», *L'Action française* (juin 1926): 368-371.

51 Hobsbawm propose la définition suivante: «'Invented tradition' is taken to mean a set of practices, normally governed by overtly or tacitly accepted rules and of a ritual or symbolic nature, which seek to inculcate certain values and norms of behaviour by repetition, which automatically implies continuity with the past. In fact, where possible, they normally attempt to establish continuity with a suitable past»; Eric Hobsbawm, «Introduction: Inventing Traditions», E. Hobsbawm et T. Ranger, eds., *The Invention of Tradition* (Cambridge, Cambridge University Press, 1983), 1.

52 Joseph Fortier, «Les petits Dollards», *L'Action française* (juillet 1923): 16-20.

FRANÇOIS DE CONAN

LE ROMAN

DOLLARRO

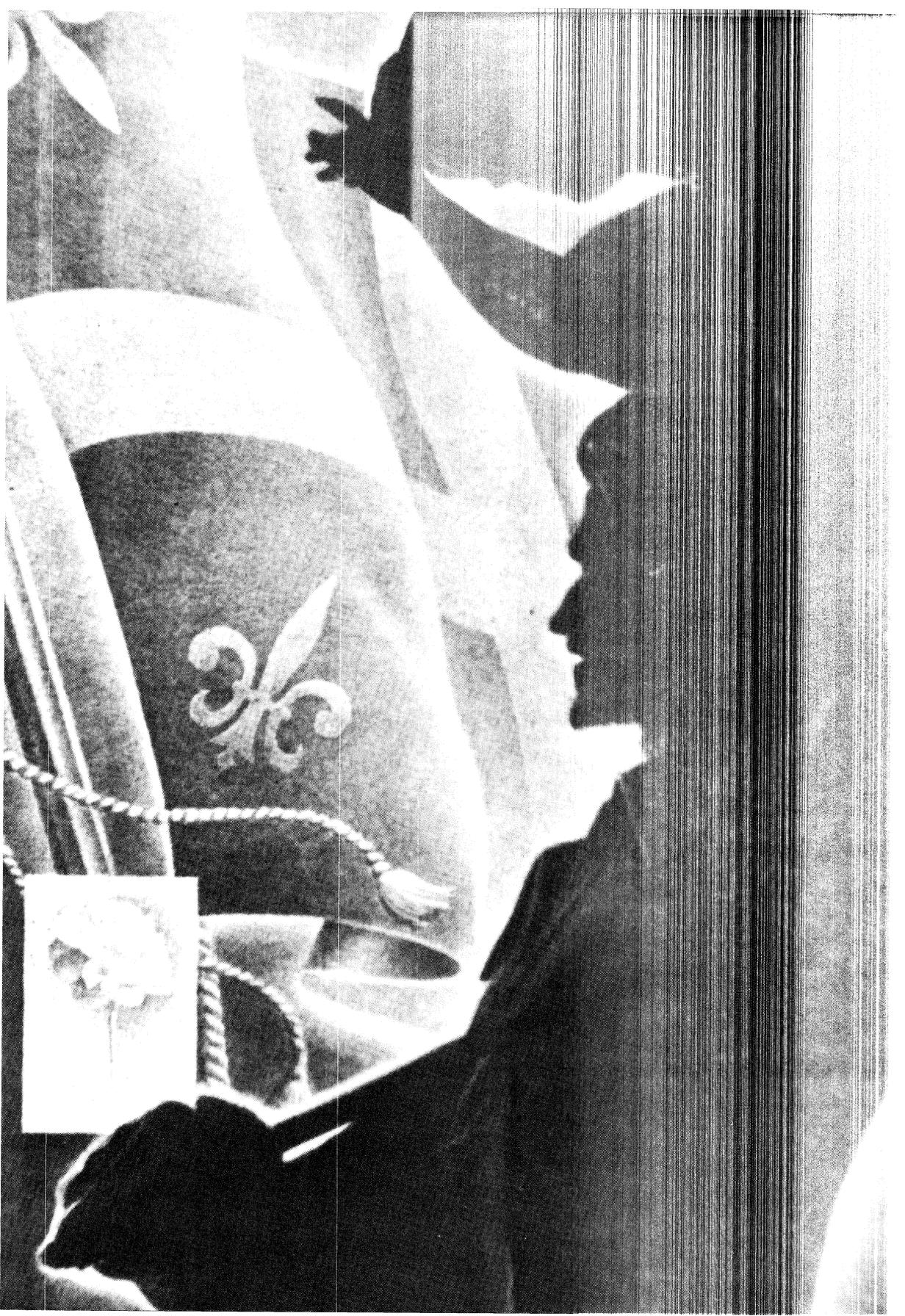
L'épopée de
1660

racontée à la
jeunesse



Bibliothèque

de la



Dollard⁵³, des bustes de plâtre — disponibles en différentes grandeurs —, des chansons, des pièces de théâtre et des livres pour enfants (voir l'illustration), des calendriers, des timbres-poste, des cartes de correspondance — avec «mots d'ordre choisis» —, sans oublier l'acte de décès de Dollard, «sur papier de luxe, prêt à recevoir encadrement⁵⁴». En outre, Groulx imagine un nouveau symbole, la «rose rouge des martyrs», qui ornera des milliers de boutonnières à chaque printemps (voir l'illustration).

Cette tradition inventée, dont la fonction idéologique est évidente, trouve une légitimité dans le recours à l'histoire. Dans la version traditionnelle, Dollard et ses amis sont morts au champ d'honneur, sacrifiant leur vie pour sauver la colonie. Alors que de Charlevoix à Garneau, il était à peine fait mention de Dollard, Faillon et Ferland, enjolivant le récit de Dollard de Casson, se sont émerveillés devant ces «martyrs de la foi». C'est essentiellement cette interprétation que Lionel Groulx reprend au début du XX^e siècle, en y ajoutant une coloration nationaliste.

Mais cette histoire a eu ses détracteurs. En 1932, E. R. Adair, professeur à McGill, attaque l'idole de la jeunesse nationaliste. Sa critique porte à la fois sur les intentions et les préparatifs de Dollard, sur le combat et sur l'effet de cet épisode sur la colonie. Adair affirme que Dollard n'était qu'un jeune ambitieux, un aventurier malhabile qui n'a réussi qu'à exaspérer les Iroquois. Il suggère de renvoyer l'affaire au «museum of historical myths⁵⁵». William H. Atherton et Émile Vaillancourt se font les champions de l'orthodoxie héroïque, de même que Lionel Groulx qui publie alors un long dossier Dollard⁵⁶.

Gustave Lanctot se situe entre les deux thèses⁵⁷. D'une part, il démolit la thèse des héros allant se sacrifier pour la nation: il affirme que Dollard ne savait pas qu'il y aurait une attaque iroquoise et qu'il s'en allait plutôt faire la petite guerre aux indiens. Mais, d'autre part, il ajoute que, sans l'avoir cherché, Dollard a quand même sauvé la colonie... Ainsi, Dollard reste un héros dont on a embelli quelque peu l'histoire. Si Dollard a perdu, réplique-t-il à Adair, c'est que les lâches Hurons l'ont abandonné au moment crucial...

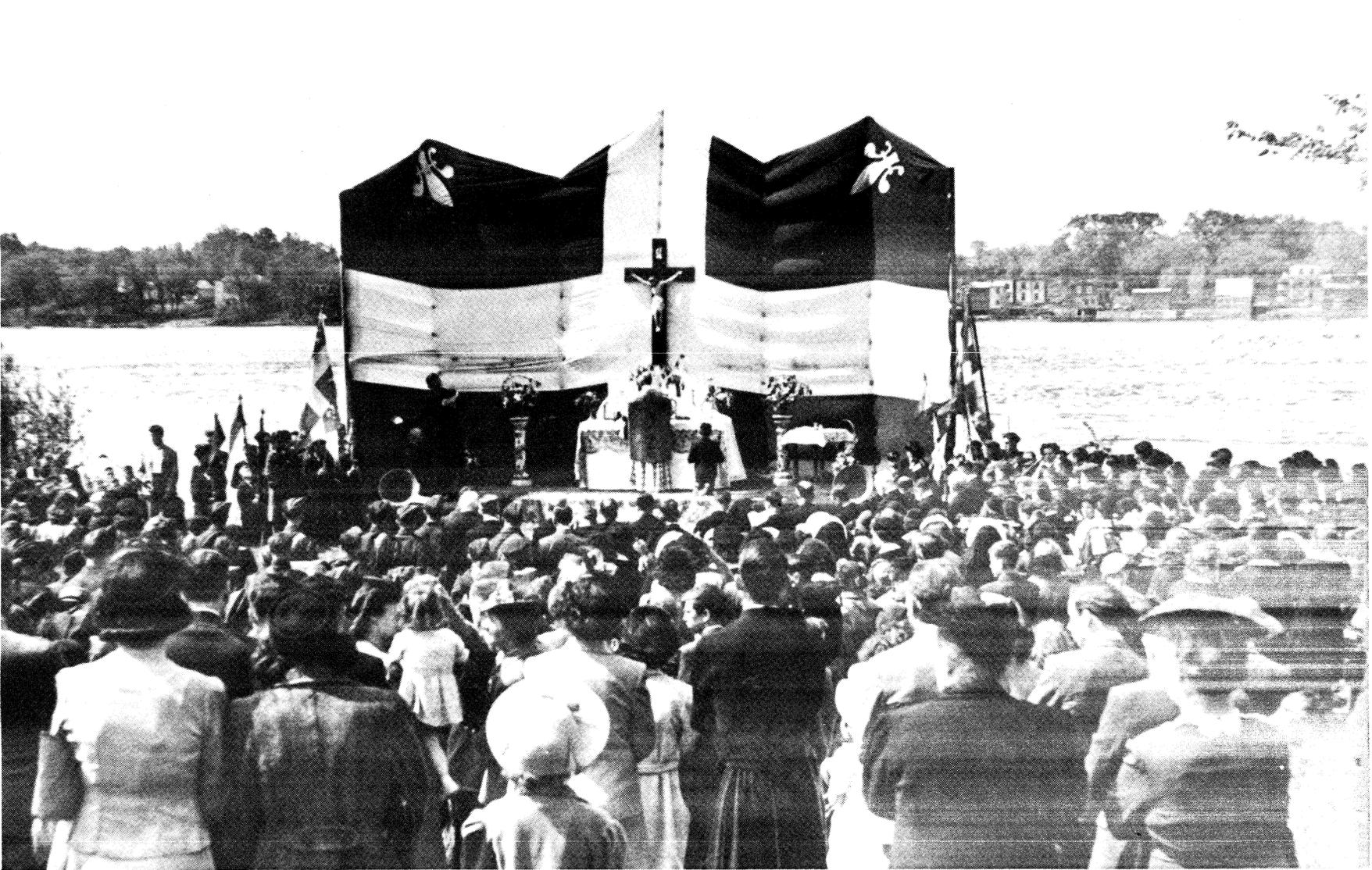
53 Elle réimprime, entre autres, *L'exploit de Dollard* de l'abbé Faillon.

54 Voir la liste d'articles mis en vente par la Librairie d'Action française, dans «Pour fêter Dollard le 24 mai», *L'Action française* (avril 1927): 279-280.

55 E. R. Adair, «Dollard Des Ormeaux and the Fight at the Long Sault: a Re-interpretation of Dollard's Exploit», *Canadian Historical Review*, 13 (1932): 121-138.

56 Lionel Groulx, *Le dossier de Dollard; la valeur des sources, la grandeur du dessin, la grandeur des résultats* (Montréal, L'Imprimerie populaire Ltée, 1932).

57 Gustave Lanctot, «Dollard Des Ormeaux and the Fight at the Long Sault: Was Dollard the Saviour of New France?», *Canadian Historical Review*, 13 (1932): 138-147.





Il ne semble pas que cette polémique ait atténué alors le culte de Dollard. La déconstruction d'un héros ne se fait pas principalement avec des arguments d'historiens. La légende épique perdure. En 1946, les Jeunesses laurentiennes relancent le pèlerinage à Carillon⁵⁸ (voir les illustrations), tandis que la fête et le héros des «Chouans» provoquent la colère de T.-D. Bouchard, très mécontent de voir «la Reine Victoria détrônée par Dollard⁵⁹».

Mais ces sons de cloche dissidents sont rares: l'ACJC continue d'organiser jusqu'en 1960 la manifestation au Parc La Fontaine. Toutefois, en cette année du 300^e anniversaire de la fameuse bataille, le groupe de Raoul Roy et de la *Revue socialiste* organise une contre-manifestation. Pourtant, ils n'en ont pas contre les héros, mais ils en réclament un mieux adapté sans doute au nouveau nationalisme des années 1960: «Dollard un bandit, Chénier un vrai héros», proclament en effet leurs pancartes⁶⁰.

En 1960, Lionel Groulx reste fidèle à son Dollard, tout en acceptant maintenant que ce «sauveur de la nation» avait «ambitionné, du même coup, faire une généreuse cueillette de fourrures»; «Et pourquoi pas?», dit-il⁶¹. Il fallait bien gagner sa vie... peut-on conclure. Toutefois, force est de constater que Groulx livre un combat d'arrière-garde. Les manuels scolaires des dernières décennies ont délaissé Dollard⁶² et la fête est simplement devenue un jour de congé.

C'est finalement un changement des valeurs sociales qui amène la déconstruction du héros. Le nationalisme laïque et indépendantiste de la période contemporaine ne se tourne plus vers la Nouvelle-France pour y trouver un âge d'or et les jeunes sont bombardés de héros, tous plus éphémères les uns que les autres, et qui proviennent plus souvent de la science-fiction que du passé. En outre, plus récemment, le point de vue amérindien a commencé à se faire entendre dans la société québécoise⁶³. Dollard ne reviendra pas...

58 Sans que l'on sache pourquoi, les Jeunesses laurentiennes changent la «rose de Dollard» pour la «pensée de Dollard» en 1947.

59 T.-D. Bouchard, «La Reine Victoria détrônée par Dollard», *Le Clairon de Saint-Hyacinthe*, 23 mai 1947.

60 Les contre-manifestants sont arrêtés par la police: voir *La Presse*, 24 mai 1960.

61 Lionel Groulx, *Dollard est-il un mythe?* (Montréal, Fides, 1960); 35-36. Dans la même veine: Adrien Pouliot, s.j. et Silvio Dumas, *L'exploit du Long-Sault. Les témoignages des contemporains* (Québec, Société historique de Québec, 1960).

62 Dans le manuel de Vaugois-Lacoursière, par exemple, Dollard ne reçoit que 3 ou 4 petits paragraphes et ce n'est certes plus un héros pour la jeunesse...: Denis Vaugois et Jacques Lacoursière, dir., *Histoire 1534-1968* (Ottawa, Éditions du nouveau pédagogique, 1968), 72-74.

63 Pour une critique du «sauveur de la Nouvelle-France», voir Bruce G. Trigger, *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, traduction de *Natives and Newcomers* (1985) par Georges Khal (Montréal et Paris, Boréal/Seuil, 1990), 385-388. Voir aussi J. A. Dickinson, «Annaotaha et Dollard vus de l'autre côté de la palissade», *RHAF*, 35,2 (septembre 1981): 163-178; André Vachon, «Dollard des Ormeaux», *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I.

5 - UNE HÉROÏNE FÉMINISTE: JEANNE MANCE

Jeanne Mance n'est pas la moindre des vedettes de la fondation de Montréal. Toujours présente depuis le XIX^e siècle, elle s'avère même une étoile encore montante.

On a d'abord tenté d'en faire une sainte. Faillon qui rédige en 1854 la première biographie de Mance présente celle-ci comme un instrument privilégié de la Providence dans l'œuvre pie de Ville-Marie. Par la suite, de nombreuses biographies mettront en lumière les qualités morales de «l'ange de la colonie⁶⁴», sa «foi victorieuse⁶⁵» et ce qui apparaît comme sa réalisation principale: l'Hôtel-Dieu de Montréal⁶⁶.

C'est cependant Mgr Bruchési qui, en 1909, réclame publiquement «l'auréole des saints» pour la vaillante et charitable infirmière⁶⁷. L'idée est reprise officiellement en 1943 alors qu'on forme un Comité pour la béatification; deux ans plus tard, Mgr Charbonneau annonce la création d'une Commission historique dont le premier rôle sera de rechercher tous les écrits authentiques de Jeanne Mance⁶⁸.

Les biographes ou hagiographes se remettent à l'ouvrage. Atherton publie *The Sainly Life of Jeanne Mance*, tandis que le jésuite Paul Desjardins affirme prudemment: «Nous ne voudrions aucunement préjuger le sentiment de l'Église, en laissant entendre que Jeanne Mance a toujours héroïquement pratiqué les vertus auxquelles se reconnaissent les saints, quoique tout en sa vie nous invite à le penser⁶⁹.» Et il laisse Dieu se prononcer... Au cours des années 1940 et 1950, la vie de Mance suscite une bonne demi-douzaine de brochures, sans compter les récits pour enfants, bandes dessinées, poésies et biographies romancées.

64 J. K. Foran, *Jeanne Mance or «The Angel of the Colony»*. *Foundress of the Hotel-Dieu Hospital, Montreal, Pioneer Nurse of North America, 1642-1673* (Montréal, The Herald Press Limited, 1931), xxiii-192 p.

65 Marie-Claire Daveluy, *Jeanne Mance, 1606-1673* (Montréal, Albert Lévesque, 1934), 428 p.

66 Certaines de ces biographies sont parfois totalement indécentes. Par exemple, celle de Jeanne Danemarie pour qui «soigner des sauvages représente une vaillance spéciale»: voir *Jeanne Mance au Canada, 1606-1673* (Paris, Maison de la Bonne Presse, 1937), 57.

67 Discours de Mgr Bruchési à l'occasion du 250^e anniversaire de l'arrivée des Hospitalières de Saint-Joseph, reproduit dans M.-C. Daveluy, *op cit.*, 329.

68 Documents reproduits dans Paul Desjardins, *La vie toute de grâce de Jeanne Mance fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal et première infirmière laïque* (Montréal, Le Messager canadien, 1945), 185-188.

69 Paul Desjardins, *op. cit.*, 8; W. H. Atherton, *The Sainly Life of Jeanne Mance First Lay Nurse in North America* (St.Louis, U.S.A., The Catholic Hospital Association of the United States and Canada, 1945), 95 p.

Pourtant, la canonisation (ni même la béatification) n'a pas encore eu lieu. Contrairement à Marguerite Bourgeoys, Jeanne Mance est une laïque. Elle n'a pas non plus fondé de communauté religieuse. Voilà deux facteurs qui pèsent sans doute plus que le fait que les écrits authentiques de Mance soient encore considérés insuffisants par les autorités religieuses⁷⁰.

Il reste aussi que le religieux n'occupe plus la même place dans les valeurs québécoises et ce fait se traduit dans l'évolution des représentations des participants à la fondation de Montréal. Bien qu'on n'ait pas totalement renoncé à Jeanne «la sainte⁷¹», le féminisme contemporain a suscité une nouvelle lecture de cette héroïne.

Jeanne Mance, «féministe avancée», affirme-t-on dès 1909. Toutefois, le Dr Hervieux, alors médecin à l'Hôtel-Dieu, précise que Mance était «féministe, c'est-à-dire qu'elle savait accomplir des actes de courage et d'endurance qui semblaient au-dessus des forces d'une faible femme⁷²». Une femme n'a pas besoin d'être du type suffragette pour faire entendre sa voix, selon Hervieux. Bien sûr, il ne fallait pas offrir n'importe quel modèle aux infirmières!

En 1934, Marie-Claire Daveluy publie ce qui demeure encore la plus sérieuse biographie de Jeanne Mance, dans laquelle elle souligne l'importance du rôle de celle-ci dans la fondation de Montréal. Pourtant, comme le féminisme de son époque, le ton de Daveluy paraît bien tempéré. Si elle présente Jeanne Mance comme cofondatrice aux côtés de Maisonneuve, l'auteure la revêt aussi d'un rôle féminin, certes important, mais complémentaire; on dirait plutôt le bras droit de Maisonneuve. «Elle était le doux miracle féminin qui venait parfaire une œuvre glorieuse et pure», conclut Daveluy⁷³.

Daveluy la désigne encore comme «la collaboratrice de Maisonneuve», mais dans son ouvrage très documenté, on puisera tous les matériaux pour développer la figure féministe de Jeanne Mance. Ainsi, en 1974, Micheline D'Allaire évoque «une femme d'action qui force les événements». «Femme de tête», décidée, voire hardie, cette

70 Entrevue avec la sœur Payeur, directrice du Centre Jeanne-Mance à Montréal, juin 1991. C'est toutefois mon interprétation.

71 Sœur Allard, *Jeanne Mance infirmière missionnaire laïque, 1606-1673* (Montréal, s.é., 1960), 52 p.; Dom Guy-Marie Oury, *Jeanne Mance et le rêve de M. de la Dauversière* (Chambray, CLD, 1983), 264 p.

72 Discours du Dr Hervieux à l'inauguration du monument Jeanne Mance, reproduit dans Élie-J. Auclair, *Les fêtes de l'Hôtel-Dieu en 1909* (Montréal, Arbour & Dupont, 1909), 180.

73 M.-C. Daveluy, *op. cit.*, 262. Comme on l'a peut-être remarqué, les titres des biographies de Mance sont très révélateurs de l'évolution des représentations; en voici un autre qui parle de lui-même: André-M. Cimichella, *Maisonneuve et Mance: premiers parents de Montréal* (Montréal, Éd. Jésus Marie et notre temps, 1974).



«femme d'affaires» énergique et remplie d'initiative n'a pas seulement fondé un hôpital et soigné des malades: «Si Jeanne Mance n'eût pas été là, l'histoire eût-elle été la même? Montréal, la métropole, serait-elle ce qu'elle est?», s'interroge D'Allaire en conclusion⁷⁴. Les historiennes du collectif Clio n'hésitent pas à répondre: dans le Montréal des deux premières décennies, «le rôle de Jeanne Mance a été *plus déterminant* que celui de Maisonneuve⁷⁵». On remarquera que cette affirmation péremptoire ne s'appuie pas sur de nouvelles recherches. Il s'agit simplement d'une relecture, d'une nouvelle mise en scène.

Les représentations sculpturales reflètent aussi la transformation de la nouvelle héroïne féministe. En 1895, on retrouvait Jeanne Mance soignant un Huron au pied du monument Maisonneuve. En 1909, Philippe Hébert réalise une sculpture, cette fois-ci uniquement dédiée à Mance, mais où la fondatrice de l'Hôtel-Dieu est encore penchée sur un malade, dans un rôle traditionnellement féminin (voir l'illustration). Le dernier monument consacré à Mance, à Langres, en France, reproduit une jeune femme redressée, à l'allure bien décidée. Il date de 1968.

Il ne reste plus qu'à faire de Mance la véritable fondatrice de Montréal. Un romancier y a pensé. En 1991, Robitaille fait dire à Maisonneuve: «Je me souviens de Jeanne Mance, très droite à mes côtés, un peu en retrait, et que jamais dans sa vie n'effleura le sentiment d'envie: ne méritait-elle pas autant que moi — sinon davantage — le titre de gouverneur⁷⁶?»

CONCLUSION

Depuis déjà quelques décennies, l'histoire écrite par les universitaires n'a plus rien à voir avec celle du XIX^e siècle⁷⁷. Et pourtant, à l'heure de l'histoire sociale, on retrouve encore — même chez les historiens de métier — des personnages magnifiés, proposés en modèles ou en symboles, à la manière de l'histoire traditionnelle.

74 Micheline D'Allaire, «Jeanne Mance à Montréal en 1642: une femme d'action qui force les événements», *Forces* (1973): 38-46.

75 Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* (Montréal, Éd. Quinze, 1982), 41. Les italiques sont de moi.

76 L.-B. Robitaille, *Maisonneuve. Le testament du gouverneur* (Montréal, Éditions La Presse, 1991), 186, roman.

77 Il n'est que de se rappeler deux lectures «sérieuses» sur le Montréal du XVII^e siècle, par ailleurs très différentes l'une de l'autre: Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle* (Montréal et Paris, Plon, 1974); Marcel Trudel, *Montréal. La fondation d'une société, 1642-1663* (Montréal, Fides, 1976).

L'histoire n'est jamais neutre, mais lorsqu'elle reçoit un objectif expressément militant — quelle que soit la militance — elle devient naturellement encline à l'*héroïsation*. Le cas de Jeanne Mance est patent, celui de Dollard ne l'était pas moins. Je ne remets pas ici en cause l'importance de relire le passé des femmes, celui des Canadiens français, des communautés religieuses ou des Amérindiens. Je constate simplement que, dans le cas de l'histoire militante, la fonction d'identification de l'histoire l'emporte parfois aisément sur la fonction critique. Quand à l'identification on ajoute la commémoration, les héros et les héroïnes paraissent bientôt sur la scène. Tout se passe comme si, pour célébrer socialement un groupe, il fallait d'abord le personnifier, comme si la mémoire retenait mieux les individus. Ce phénomène, on l'a vu, se retrouve d'un siècle à l'autre, prenant au passage la couleur des époques successives, indépendamment de la manière reconnue d'écrire l'histoire. Il est d'ailleurs plausible que le jeu se poursuivra. Quel sera le héros de l'avenir? un homme d'affaires comme Charles Le Moyne? un Amérindien?

Il faut bien souligner, cependant, que les historiens et les historiennes ne sont pas les seuls responsables de cette mise en scène. Le lien d'une société avec son passé n'est pas uniquement le résultat de l'enquête historique. Il est plutôt construit de ce que l'ensemble des citoyens (artistes, journalistes, hommes politiques, etc.) a choisi de conserver. La mémoire collective... pour reprendre une expression à la mode. Au fil du temps, au fil des valeurs et des groupes dominants, le bagage varie. Une société gère ses souvenirs et ses amnésies. Ainsi, l'éclairage public de la scène se déplace, assurant une cohérence constamment renouvelée entre le passé, le présent et l'avenir.

Dans la mouvance des travaux récents sur la mémoire ou les mémoires, certains historiens, récusant en bloc toutes les prétentions scientifiques de l'histoire, affirment que l'histoire devrait dorénavant se présenter plutôt comme «un carrefour de mémoires», «la mémoire plurielle d'une humanité plurielle⁷⁸». La formule est belle; elle a, certes, un côté «politically correct», mais elle induit en erreur. Je crois plutôt, avec Jacques Le Goff et Pierre Nora, qu'il ne faut pas confondre histoire et mémoire⁷⁹ et qu'il faut éviter de chavirer de l'historique au mémoriel. Même si, comme on l'a vu plus haut, l'histoire alimente la mémoire, celle-ci reste «une matière première de

78 M. Crubellier, *op. cit.*, 58.

79 Faisant appel à la mémoire collective «pour écrire une histoire de l'identité québécoise», Jacques Lacoursière et Jacques Mathieu n'évitent pas toujours cette confusion dans *Les mémoires québécoises* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1991), 383 p.

l'histoire», le «vivier où puisent les historiens⁸⁰». La mémoire reste «toujours suspecte à l'histoire⁸¹» et doit demeurer un objet d'études pour l'historien ou l'historienne. La mémoire n'a, en effet, rien de spontané et, pour ma part, j'ai préféré aborder cette construction sous l'angle de la mise en scène. Affective, magique, voire identitaire, «la mémoire, nous dit Nora, installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque⁸²», et doit continuer de l'en débusquer, ajouterais-je.

La fondation de Montréal est une belle histoire qu'on s'est plu à raconter et à mettre en scène de diverses manières depuis 350 ans. Sans verser dans le scepticisme, il me semble qu'il faut laisser le mot de la fin à Dollier de Casson:

quoiqu'il en soit de cette merveille, je vous en ai rapporté le fondement afin que vous en croyez ce qu'il vous plaira...⁸³

80 Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire* (Paris, Gallimard, 1988) [première édition 1977-1981], 10.

81 Pierre Nora, «Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux», *Les lieux de mémoire*, 1: *La république* (Paris, Gallimard, 1984), xx.

82 *Ibid.*, xix.

83 Dollier de Casson était conscient de raconter quelquefois des histoires extraordinaires, comme ici celle d'un Sulpicien dont la face s'était imprimée sur le linge dont l'avait enveloppée l'Iroquois qui l'avait décapité; l'auteur concluait: «mais je laisse le tout entre les mains de celui qui est le Maître des temps et des saisons et qui en réserve la connoissance ou bien la donne à qui bon lui semble»; *op. cit.*, 160.